LES IDÉES ET LES FAITS

COUP D'OEIL QUOTIDIEN

POUR LES TOUT PETITS

Il y a quelques jours, la « Croix » reproduisait un article de M. Maurice Beaufreton sur la pédagogie frœbelienne.

Cette étude si intéressante me dispense de présenter à nouveau Frœbel et son système aux lecteurs de ce journal. Je voudrais seulement, pour illustrer les réflexions de M. Beaufreton, raconter ici une visite que j'ai faite récemment à une garderie d'enfants organisée selon la méthode Frœbel.

C'était en Suisse, dans cette ville de Fribourg où l'enseignement, à tous ses degrés, est donné d'une manière si neuve et si originale. J'avais l'honneur et la joie d'être guidé, dans ma visite, par M. le Dr Devaux, un jeune prêtre de trente ans, qui remplit, avec un zèle d'apôtre et une compétence de savant, les délicates fonctions d'inspecteur d'Etat. J'avais longuement causé avec lui et j'avais été étonné de la manière intelligente et hardie dont l'instruction publique est organisée dans le catholique canton de Fribourg.

Soit dit en passant, nos bons anticléricaux de France, qui ne cessent de dire que les catholiques sont des rétrogrades et des adversaires de la lumière et du progrès, feraient bien d'étudier le régime si sage et si bien entendu de l'enseignement, à tous ses degrés, dans ce canton catholique où, grâce à l'initiative de M. Python délégué à l'instruction publique, l'enseignement ménager est devenu obligatoire et où des cours complémentaires de l'école, également obligatoires, sont donnés au jeune citoyen jusqu'à l'époque de son service militaire. Nous reviendrons, dans un prochain article, sur cette organisation. Contentons-nous, pour le moment, de nous rendre à l'école Frœbel.

Il est 2 heures, la classe va commencer.... Dans la salle, la récréation, garçons et filles — ils sont des bambins de 3 à 5 ans — jouent à la belle avec entrain.... Nous entrons.... La religieuse Ursuline qui nous suit et dirige le cours donne un signal.... On se met en rang pour se rendre dans la pièce voisine, où l'on doit « travailler ».... A la fille indienne, les enfants « travaillent ».... A la fille indienne, les enfants défilent, garçons en tête, filles ensuite.... Tout ce petit monde, on l'honneur du printemps, entonne une gaie chanson où il est question de soleil, de fleurs et d'oiseaux.... Le chant s'accompagne de gestes : tantôt, les deux poings sur les hanches, les petits se balancent de droite à gauche, en une sorte de danse cadencée ; tantôt les deux mains s'élèvent au-dessus de la tête et s'agitent en mesure, pour le cas où la victoire du refrain....

Tout ce monde est maintenant rangé derrière ses pupitres, puissants et propres, et la prière est récitée avec une lenteur grave qui m'émeut. En terminant, la religieuse même salue [illegible] en les prosternant très bas. J'ai remarqué d'ailleurs, au pied de la statue du saint, une très modeste tirelire où les enfants ont coutume de déposer quelque obole.

Mais, attention, la classe commence.... Est-ce bien une classe ? Nous, si vous entendez par là une leçon didactique et abstraite ; oui si vous voulez désigner un enseignement intelligent, destiné à mettre en œuvre toutes les facultés de l'enfant.

La Sœur rapide, souriante, a déjà disposé par avance, devant chaque enfant, un rectangle de papier qui contient une dizaine de fentes longitudinales. Elle s'avance maintenant, tenant à la main l'une de ces feuilles et elle interroge :

— Henriette, qu'est-ce que je tiens à la main ?

— Une feuille de papier, répond l'enfant.

— De quelle couleur ?

— Elle est bleue.

— A quoi cette couleur vous fait-elle penser ?

— Au ciel, qui est bleu.

— Est-ce que le ciel est toujours bleu ?

— Non, quelque fois il est noir.

— Bravo, mon ?

On cherche, on réfléchit, les enfants attentifs, proposent à tour de rôle leur explication. La Sœur experte à provoquer les réponses, réservée, neutre, précise. Et le dialogue reprend :

— Qu'est-ce encore qui est bleu ?

Et l'on note au hasard, cette délicieuse réponse :

— Les yeux des petits enfants.

Mais la Sœur ne se lasse pas d'exiger de nouveaux détails. Elle questionne encore :

— Tous les yeux des petits enfants sont-ils bleus ?

Grave problème ! Pour le résoudre, il faut regarder... A côté de moi, deux gros garçons joufflus, d'un élan se sont tournés l'un vers l'autre et ils examinent avec une impayable curiosité.

— Ma chère Sœur, les tiens sont bruns !...

Et cette magnifique découverte a mis toute le petit monde en joie....

Puérilité, direz-vous. Erreur. Cette méthode est excellente, parce que, dès le plus jeune âge, elle met en jeu toutes les facultés de l'enfant. Tout d'abord, il apprend à observer la vie, à se rendre compte des choses, à chercher le pourquoi des spectacles dont il est témoin. Et, si vous voulez saisir l'avantage du système, réfléchissez à ceci : dès que l'enfant pouvait tenir sur ses jambes, on s'ingéniait, jusqu'ici, à lui apprendre de suite les lettres, afin qu'il sût lire. Vous avez sûrement admiré de ces petits prodiges qui, à 4 ans, épellent dans les gros abécédaires ; ils sont superbes, un peu à la manière des chiens savants, car leur mémoire seule a été mise en œuvre, mais leur intelligence naissante n'a pas été réellement cultivée. Ils ont retenu des signes ; le grand livre de la nature leur est demeuré fermé.

C'est en effet le vice de tout notre système scolaire ; le culture de la mémoire y tient plus de place que tout le reste. Parents et maîtres d'école y trouvent leur compte. Les premiers sont fiers de leurs jeunes phénomènes, capables de dévorer par cœur la liste des rois de France, avec la date de leur avènement et celle de leur mort ; les seconds se taillent une réclame et préparent leur avancement, par le savant bourrage qui précède le certificat d'études. Les apprentis bachelliers sont élevés de même et ce qu'on leur enseigne encombre leur mémoire plus qu'il ne forme leur esprit.

Grâce à Dieu, on commence à comprendre que l'instruction n'est pas l'éducation, et que savoir beaucoup ce n'est pas être vraiment savant.

Remarquez, entre parenthèses, les conséquences sociales de l'erreur que nous signalons et qui est la base de notre enseignement. Les facultés d'analyse, de raisonnement et de jugement étant insuffisamment développées chez l'enfant, restent défectueuses quand il est parvenu à l'âge d'homme. A 20 ans, le cerveau du petit primaire est vide ; questionnez les soldats et vous le constaterez. De plus, le bon sens, le jugement, l'esprit d'observation font défaut dans la plupart des gens et les destinées du pays, par le suffrage universel, sont remises aux mains d'hommes qui n'ont pas été accoutumés, dès l'enfance à peser le pour et le contre, à chercher le pourquoi et le comment des choses, et sont, malheureusement, les victimes du premier endoctrineur venu. Il n'y a qu'à causer avec certaines gens pour vérifier l'exactitude de ces réflexions.

Mais la chère Sœur a fini son interrogatoire ; elle a pris maintenant de petites bandes de papier et les a introduites dans une longue aiguille munie d'une pince. Elle apprend aux enfants à tisser. Les poignets diligents des petits s'évertuent ; il s'agit de bien aller d'un carré à l'autre, de façon régulière et sans rien déchirer.

Je demande la raison de ce travail. « Nous voulons leur donner, m'explique la Sœur, le sens de l'harmonie, du goût, et aussi de la souplesse dans les mains et les doigts. Bref, il leur faire l'éducation esthétique de l'enfant.

C'est bien ce dessein qu'on vient de distribuer à ces petits garçons des rectangles de carton, des boutons et des anneaux. Sur le rectangle de carton, l'enfant doit imaginer seul et sans modèle, le dessin d'un tapis. Voilà tout le monde à l'œuvre. Chacun suit son inspiration. Quelques-uns sont de vrais artistes, et leurs combinaisons savantes sont la preuve de leur intelligence et de leur goût.

La Sœur, à nouveau, m'explique le but de cet exercice : « Chaque enfant, livré à lui-même, se révèle tel qu'il est ; dans ce qu'il fait, se montrent les tendances de son caractère et de son tempérament. Pour connaître les enfants, savoir ce qu'ils pensent, ce qu'ils sont, apprendre de quelle manière ils se représentent les choses, nous les faisons dessiner. Nous ne leur donnons pas de modèles, ils dessinent ce qu'ils veulent ».

Et la Sœur me montre une collection de dessins de ce genre. Voici des maisons à l'orchidée, l'architecture bizarre, des bêtes étranges qui sont, au titre des enfants, des chevaux, des chiens et des chats. C'est la vie telle que l'enfant la voit, de ses yeux incertains mais déjà attentifs.

Cependant, l'heure s'avance.... on va retourner dans la salle de jeu. De nouveau, à la file indienne, les enfants sortent.... On chante avec entrain et justesse, illustrant la parole de gestes appropriés. La Sœur même la fête, et tous les petits, attentifs, reproduisent ses attitudes et ses gestes.

Une chose m'a frappé : pendant le temps du travail, pas une seule fois la Sœur n'a eu besoin d'intervenir pour rétablir l'ordre. Ses questions étaient si captivantes, on était si occupé à en chercher la réponse, que personne n'a songé à se dissiper. De même, pendant les exercices de dessin libre et de tissage. On avait trop à faire pour bavarder et se quereller.

— Et maintenant, on prend une vraie récréation. Dans la salle de jeu, on défile en chantant ; on marche au pas ; on va par deux, puis par quatre ; on fait des roudes ; tout le monde est joyeux et souriant....

Je n'ai fait dans cet article, que rapporter en témoin fidèle ce que j'ai vu. Il me semble que nous avons beaucoup à prendre, dans la méthode Frœbel. Elle peut mieux que toute autre, développer de bonne heure chez l'enfant des qualités du fond qui nous manquent et dont l'absence explique le fâcheux état de l'esprit public.

Déjà, on commence à songer parmi nous au développement, chez l'enfant, du sens social. L'**Action populaire**, pourvoyeuse intelligente de documents utiles, vient de publier, sous ce titre : **Il sera social !** un tract excellent. De toutes parts, les questions d'enseignement civique préoccupent les bons esprits. Donner de bonne heure à l'enfant l'habitude de juger avec sûreté et bon sens, après enquête et information, n'est-elle pas le meilleur moyen de fournir à la France de bons citoyens, c'est-à-dire des hommes capables de comprendre, de voir, d'apprécier, et par conséquent d'agir.

Eugène BEAUPIN.

LETTRE D'AUTRICHE

(De notre correspondant particulier)

LE NOUVEAU PARLEMENT — LES SOCIALISTES : INSIGNIFIANCE DE LEURS SUCCÈS — LES CATHOLIQUES FORMENT LE PARTI LE PLUS PUISSANT — PROJETS DE PERSÉCUTION RELIGIEUSE : LEUR ÉCHEC.

Vienne, le 13 juin.

Au moment où va se réunir la première Chambre autrichienne issue du suffrage universel, il importe de se rendre compte des changements survenus et de définir la situation toute nouvelle qui en résulte.

Le nombre considérable des socialistes n'est pas, comme on paraît le croire en Europe, le fait le plus significatif de ces élections.

D'abord les 87 socialistes sont moins solidement unis qu'on ne le dit et peut-être qu'ils ne le pensent eux mêmes. Les 23 Tchèques ne pourront pas se confondre avec les 50 Allemands ; les uns comme les autres ont à tenir compte des sentiments de leurs nationaux ; ils peuvent facilement être abandonnés ; ils peuvent être écrasés par une coalition qui se formerait d'elle-même contre les Allemands et les partisans avec les Tchèques, contre les Tchèques s'ils pactisaient avec les Allemands.

D'autre part, ils ne retrouveront plus dans cinq ans ni même dans cinq mois le corps électoral qui les a nommés. Habitués à ne compter qu'avec le suffrage restreint, les autres partis avaient complètement négligé l'éducation politique des masses ; les masses sont donc allées au seul parti qui recherchait leurs faveurs avant qu'elles aussent le droit de voter.

On ne les avait disputées au socialisme qu'à la dernière heure, et il était trop tard.

De plus, le rendement du suffrage universel étant un problème nouveau, chaque parti envisageait la possibilité d'avoir pour soi ces électeurs qui n'avaient jamais parlé ; aussi chaque parti menait la campagne pour son compte, luttant indifféremment contre tous ses rivaux, parce qu'il ne savait pas lequel était le plus dangereux. Ces compétitions et cette dispersion des forces étaient autant d'éléments de succès pour le socialisme qui ne luttera plus jamais dans des conjonctures aussi favorables.

Enfin, le gouvernement a, sans aucun doute, soutenu les socialistes. Il s'est servi d'eux pour éliminer les partis antidynastiques ou pour affaiblir les partis dont l'amitié lui coûtait des concessions et qui se sentaient indispensables. Mais il ne supposait pas que ces manœuvres auraient tant de succès ; il comptait amener à la Chambre une quarantaine de socialistes dont un bon nombre savaient ce qu'ils lui doivent et qui, le débarrassant d'adversaires véritables, ne l'eussent jamais gêné aux-mêmes qu'en apparence et pour soutenir leur rôle d'opposants. Averti désormais qu'il est dangereux de favoriser le socialisme il se gardera bien de recommencer la même expérience dont il connaît les inconvénients.

Ces quatre raisons donnent au succès des socialistes un caractère éphémère et factice, et c'est bien à tort que l'Europe s'en est émue comme d'un grand événement.

—o—

Ce qui mérite infiniment plus d'attention, c'est d'abord le nombre imposant des catholiques élus comme tels, et ensuite la fusion des deux groupes catholiques qui, depuis vingt-quatre heures, ne forment plus qu'un seul parti.

Il est inutile, je crois, d'essayer d'introduire dans notre langage français la dénomination de « chrétiens sociaux », parce qu'elle manque de clarté, et cela peut-être à cause d'un certain manque de franchise ; je désignerai donc sous le nom de parti populaire catholique celui de M. Lueger qui, sorti de la précédente législature avec 26 mandats, entre dans celle-ci avec 66. Ce groupe déjà puissant devient le plus nombreux de tous par sa fusion avec celui des conservateurs catholiques nommés par la Haute-Autriche, le Salzbourgeois et une partie du Tyrol : ces derniers sont 30, de sorte que la fraction catholique compte 96 membres. Il ne s'agit, bien entendu, que des catholiques de langue allemande.

Les autres partis allemands sont tous très faiblement représentés : 14 pangermanistes, 14 agrariens, 29 nationalistes, 21 libéraux. Ainsi donc, le parti catholique se trouve à seul représentant consistant de l'Autriche allemande. Le double succès de la campagne électorale et de la fusion des deux fractions a eu une conséquence heureuse dont la portée est inappréciable : les idées de Kulturkampf que caressaient les libéraux ont été immédiatement répudiées par les nationalistes et par les agrariens ; même parmi les libéraux, il s'est produit une scission : on a laissé seuls les deux députés viennois, MM. de Hock et Kuranda élus par les juifs et les socialistes sur un programme de guerre religieuse.

Du reste, les catholiques ont constitué d'assez beaux effectifs dans les autres régions : 18 Slovènes, 17 Tchèques, 14 Polonais, 9 Italiens, qui, s'unissant aux 96 Allemands dans toutes les questions religieuses, forment un groupement de 154 députés. Il se trouve, d'ailleurs, un bon nombre de catholiques convaincus dans d'autres fractions : conservateurs polonais, agrariens allemands et tchèques.

Il existe donc à la Chambre nouvelle, sur 516 députés, au moins 220 catholiques qui s'opposeront par principe à la guerre religieuse annoncée. Les anticléricaux qui se joindront aux 87 socialistes ne seront guère qu'une quarantaine : entre ces deux armées ennemies se trouveront environ 150 neutres dont la plupart voteront pour la paix religieuse, soit par antipathie pour le genre de politique dont on voit la validité en France, soit pour conserver l'amitié désormais très appréciable des catholiques, soit pour ne pas s'affilier à une clique dont les socialistes sont les meneurs.

Ainsi, le péril est très certainement conjuré : il n'y aura pas de Kulturkampf en Autriche.

—o—

Constitué comme il l'est aujourd'hui, le parti catholique correspondra à peu près en Centre du Reichstag allemand, réserve faite de diverses particularités de la situation en Autriche.

Le Centre, par exemple, n'a jamais admis l'antisémitisme parce qu'il avait à se défendre en première ligne contre le fanatisme protestant. Il n'a jamais eu non plus à entrer en guerre ouverte avec le socialisme, persécuté comme il l'était lui-même par Bismarck et son école. Au contraire, les catholiques antrichiens ont à tenir compte de l'attitude des juifs et des socialistes unis ensemble contre eux, de sorte que le Centre autrichien sera dans une certaine mesure antisémite, et de la manière la plus déclarée, hostile aux socialistes tant qu'il plaira aux socialistes qu'il en soit ainsi.

Quant à l'esprit général du parti, il gagnera beaucoup à la fusion que lui procure un puissant renfort en éléments intellectuels, ainsi qu'une base de doctrine et de principes. C'était ce qui manquait le plus au parti catholique populaire, la défense de la petite industrie, des métiers, du petit commerce, l'opposition aux juifs sont certainement des points importants d'un programme politique et social, mais elles ne suffisent pas à constituer l'assiette d'un grand parti. C'est pourquoi tout le monde prévoyait l'effondrement de celui-là qu'on disait destiné à mourir en même temps que son illustre chef M. Lueger. Désormais, il est établi sur un terrain ferme, et la dynastie, qui ne peut plus nier en solidité, devra nécessairement faire comme tout le monde : compter avec lui.

P.

EXAMENS BIBLIQUES

Les examens pour la licence biblique ont eu lieu à Rome cette semaine.

Les épreuves écrites ont pris trois jours, les 10, 11 et 12 juin ; les examens oraux, deux jours, les 13 et 14 juin. Ils ont eu lieu au Vatican même.

Lundi 10 : Composition d'exégèse. Les candidats ont eu à choisir entre les trois sujets suivants :

1° Saint Luc : II, 8-20 : Nativité de Notre-Seigneur à Bethléem et adoration des bergers.

2° Comparaison instituée par Notre-Seigneur entre la Loi ancienne et la Loi nouvelle (saint Matthieu : XX, 21-26, avec les textes parallèles de saint Luc).

3° Discours de Notre-Seigneur dans l'Evangile de saint Jean : XV, 1-17 : « Ego sum vitis, vos palmites ».

Mardi 11 : Composition d'histoire biblique dont le sujet était le règne d'Achab.

Mercredi 12 : Introduction à l'Ecriture Sainte. Sujet : « Des manières mentionnée dans la Sainte Ecriture ».

Les examinateurs ont été, pour l'Introduction générale, les RR. PP. Janssens et Balestri ; pour l'Introduction particulière, les RR. PP. Hœgl et Molini ; pour l'Histoire biblique, M. Vigeuroux et le R. P. Gismocchi.

Notre correspondant particulier nous télégraphiait hier soir le résultat de ces examens :

Sur douze candidats à la licence biblique, dix sont reçus. En tête, le P. Frey, directeur au Séminaire français, avec mention très spéciale. Les abbés Roy, de Besançon, et Tréhiou, de Saint-Brieuc, tous deux élèves du Séminaire français, ainsi que l'abbé de Boysson, de Périgueux, avec mention. Les autres candidats reçus sont les abbés Danviray, de Tours, élève du Séminaire français ; Reilley, d'Amérique ; Pirot, de Bourges ; les PP. Abel, Canouja et Maynage, Dominicains.

B. S.

Psychologie du socialisme, par Gustave Le Bon. (Bibliothèque de philosophie contemporaine.) 1 vol. in-8 de 489 pages. Prix : 7 fr. 50. 3e édit. F. Alcan, 108, boulevard Saint-Germain, Paris, 1907.

Il y a profit à lire certaines pages de ce livre, vraiment neuf, original, fort suggestif. Il serait excellent s'il ne cédait à un certain matérialisme philosophique et à des préjugés antireligieux et anticatholiques regrettables. Voici les titres des parties et des chapitres : « Les théories socialistes et leurs adeptes » ; les faces diverses du socialisme, origines du socialisme et cause de son développement actuel, les théories socialistes, les adeptes du socialisme et leur état mental ; « Le socialisme comme croyance » : les fondements de nos croyances, le rôle de la tradition dans les divers éléments de la civilisation, limites de variabilité de l'âme ancestrale, évolution du socialisme vers une forme religieuse ; « Le socialisme suivant les races » : le socialisme en Allemagne, en Angleterre et en Amérique, psychologie des peuples latins, le concept latin de l'Etat, les conceptions latines de l'éducation, de l'instruction et de la religion, formation du socialisme chez les peuples latins, l'état actuel des peuples latins ; « Le conflit entre les nécessités économiques et les aspirations socialistes » : évolution industrielle et économique de l'âge actuel, les luttes économiques entre l'Orient et l'Occident, les luttes économiques entre les peuples de l'Occident, la nécessité économique et l'accroissement des populations ; « Le conflit entre les lois de l'évolution, les idées démocratiques et les aspirations socialistes » : la loi de l'évolution, les idées démocratiques et les aspirations socialistes, la lutte des peuples et des classes, le problème fondamental du socialisme les inadaptés, l'utilisation des inadaptés ; L'Evolution et l'organisation sociale » : les sources de la répartition des richesses, l'intelligence, le capital et le travail ; la solidarité sociale, les Syndicats de production, les destinées du socialisme ; les limites des prévisions historiques, l'avenir du socialisme.

Cette longue nomenclature en dit plus et mieux peut-être qu'une courte analyse nécessairement imparfaite. L'ouvrage de M. Le Bon n'est certes pas un livre où on peut trouver mieux ; mais il dénote le calme et l'esprit d'observation d'un vrai psychologue dont les remarques, fort souvent justes. On pourra le consulter avec fruit.

DENTIFRICES des RR. PP. BÉNÉDICTINS de SOULAC
A. SEGUIN, Bordeaux.
MEMBRE DU JURY HORS CONCOURS
Expos. Univ. de 1900

CADEAU

P. PEUGEOT
CYCLES, MOTOCYCLETTES
Voiturettes "LION"
AGENTS DANS TOUTES LES VILLES

ÉCHANTILLON — GRATIS —
TOUS d'un produit composé d'amour et de plantes spéciales, assurant la guérison RADICALE et sans retour des Hémorroïdes ou Pertes, Vices de Sang, Ulcères variqueux, Dartres, Eczémas, Plaies, Acné, Gerçures, Dyscrasie, Paralysie, Asthme, Goutte, Rhumatismes, Hémorroïdes, Constipation, etc., etc. 20 ans d'une succès incomparable. Ecrire en joignant 0 f. 20 timbres pour frais de port : Vulnéraire, officine d'Alchimie pharmaceutique, 29, Marché-Couverts, Lille.

UN MONSIEUR offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau, dartres, eczémas, boutons, démangeaisons, prurit, chutes chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, scrofule, etc., un moyen infaillible de se guérir promptement ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on apprécie la haute bienfaisance, est la conséquence d'un vœu. Ecrire par lettre ou carte postale à M. VINCENT, 8, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier, et bavarre les indications demandées.

Ce que disent les Journaux

CHEZ LE ROI DES GUEUX

M. E. M. de Vogué fait dans le « Figaro » le portrait du roi des gueux :

Qu'est-il donc ce roi des gueux ? Les mieux informés me répondent d'un mot qui doit être exact : « C'est un simple ». Un simple, de ceux dont la simplicité têtue a mis en déroute les plus belles intelligences, tout le long de l'histoire. — Un tou, ricanaient naguère les gamins de Nerbonne qui lui jetaient des pierres, parlant en paraboles, quand il allait au marché de la ville, criant son idée dans le désert. Cependant, il avait dans sa bourgade la réputation d'un juste ; on venait lui soumettre les différends de famille et de propriété, il les jugeait, les accordait sur le seuil de sa porte. Cinquante-cinq ans ; journalier agricole d'abord, puis petit propriétaire, très petit : quelques arpents de vigne, rendant quelque moide de vin. Vie de travail, jamais l'ombre d'une ambition politique, municipale. Il prêcha la levée du drapeau de la misère ; on me fit que hausser les épaules ; enfin quelques hommes se laissèrent convaincre ; d'autres ensuite, des villages voisins ; la boule de neige grossit, et bientôt l'avalanche. Il y a trois mois, en mars, les manifestations commençaient : Albert continuait 20.000 hommes à Lézignan ; puis un nombre toujours croissant à Narbonne, à Béziers, à Carcassonne, à Nîmes. Il en jette aujourd'hui plus d'un demi-million sur Montpellier.

Pendenda l'interrogatoire. Un lecteur : N.D'où lui vient cette force ? Expliquez-nous donc la cause ! » — Le savent-ils, ceux qui le subissent ? Le sais-je ? Je ne sais, je n'ai vu que l'effet. Demandez à celui qui met un parfum grisant dans une petite fleur des champs, et dans une pauvre herbe la vertu de guérir des maladies terribles. On appelle cette herbe « un simple ». Il y a de ces herbes parmi les hommes. Le jour où vous découvrirez la source et la composition de ce radium mystérieux, il n'agira plus sur personne ; mais vous ne les découvrirez jamais.

L'apôtre est d'ailleurs fort bien encadré. J'ai causé avec quelques-uns de ces meneurs du Comité : ce sont des cultivateurs d'esprit lucide et de volonté ferme. Ils savent ce qu'ils veulent et feront demain. — Après-demain ?... Ils ne savent pas et ils l'avouent ; les événements suggéreront les moyens ; ils ont une foi inébranlable dans la justice de leur cause ; ils savent seulement que rien ne les arrêtera, jusqu'à ce que le « vin naturel » soit victorieux et la misère de leurs frères soulagée. Ils prêchent le calme autant que l'énergie ; ils font des efforts méritoires pour maintenir leurs troupes passionnées dans ce calme.

Il a été parlé à Montpellier, au cours de ces deux grandes journées. Pas un policier visible, pas un soldat ; on avait sagement consigné les soldats hors de vue. Le maire absent ; on l'a démissionné ; sans le consulter ; le préfet, renfermé dans sa préfecture, qui avait vraiment l'air d'une léproserie, avec ce large cercle de vide et de silence où on l'isolait. Le Comité d'Argelliers avait assumé d'autorité tous les pouvoirs. Dans cette énorme foule qui faisait elle-même sa police, nous redoutions des remous dangereux, des blessures, des accidents. Il n'y en eut pas un seul. Cela tient du miracle. La dislocation s'est opérée avec la même ponctualité, en quelques heures.

Que sera demain ? — J'entends ici cette question sur les lèvres de tous les hommes de raison et d'expérience. Nul d'entre eux n'ose y répondre. Ils n'ignorent pas les enseignements de l'histoire, la mobilité des foules. Le lendemain de ces journées magnifique, pacifique, ce sera peut-être la Jacquerie, la Commune ?... — Qu'importe ? disent les jeunes, moins sages ; — à la grâce de Dieu ! nous aurons vu du moins un fier jaillissement de vie dans l'âme de notre peuple ; tout vaut mieux que la mort dans l'avachissement et la décrépitude ! — Halte-là ! pauvre vieux cœur ! je te sens qui vas donner raison aux moins sages.

Je cherche les points de repère et de comparaison dans le passé que j'ai connu. — La Commune ? Je l'ai vue. Non, aucune assimilation possible, et jusqu'à preuve du contraire ce serait faire injure à ces braves gens. — Le boulangisme ? La soirée de l'élection du général, Paris frémissant aux pieds de son idole fragile ?— Mais c'était notre Paris undoyant et léger, excité par une fantaisie politique. Ceux-ci, la cruelle misère les soulève ; et ce sont de pesants travailleurs de la terre, accourus du fond de sillons où ils enracinent le cep avec un seul espoir obstiné. Ils vont y retourner. Sur un mot de l'homme qui est devenu la figure visible de cet espoir, ils en sortiront de nouveau, passifs, dociles, pour aller où il voudra.

— A Paris ? — Je lis cette menace sur plus d'un écriteau, je l'entends proférer par quelques bonches. J'ai souri d'abord, et vous allez éclater de rire. — Des personnes sérieuses me disent : «Ne rien pas ne ju-

L'ABBÉ DAENS

Notre très distingué confrère, M. Neuray, consacre dans le « XXe Siècle », de Bruxelles, l'article suivant à l'abbé Daens :

Sa fin, comme toute sa vie, a été agitée, et douloureuse. Il connut jusqu'à l'ivresse les « joies de la popularité ». Etourdi, grisé, la tête lui tourna. Il ne manquait ni d'intelligence ni de culture. Il avait l'âme ardente, le verbe abordant et caustique. Avec cela un esprit délié, souple, fécond en ressources de toute sorte. L'habileté non plus ne lui fit pas défaut. Ses adversaires lui prêtaient même de l'astuce. Et il justifia parfois cette appréciation.

Un moment il eut derrière lui tout le peuple d'Alost et de l'arrondissement. Quand il fut élu représentant, en 1894, au même temps que M. Woeste, au 2e tour de scrutin, ordonné après l'annulation du premier, une foule de catholiques et de prêtres se réjouirent du résultat. Beaucoup se félicitèrent tout haut de les voir élus tous les deux : M. Woeste en raison de son talent, de son prestige, de l'éclat de ses services et de l'ardeur de son dévouement ; l'abbé Daens en raison de sa qualité d'homme nouveau et de « curé » démocrate.

On était alors à l'aube des temps nouveaux ». Le parti catholique belge se transformait. Le succès du parti socialiste, aux premières élections du suffrage universel, subit, inattendu, foudroyant, avait épouvanté les plus pusillanes et les plus confiants. — Allons au peuple, luttons pour lui, nous ne voulons pas que la marée rouge recouvre tout le pays. — Devant l'abbé Daens, bon prêtre, prêtre pieux, soutenu par son évêque, acclamé par la [illegible] de

tholique, une voie magnifique était ouverte. Il avait des amitiés puissantes, des compagnons de lutte enthousiastes et ardents. Toute la belle pléiade de jeunes démocrates qui creusèrent depuis lors un sillon si profond et qui renouvelèrent en somme le programme et la tactique du vieux parti catholique, le saluait comme un drapeau, presque comme un chef. Il fit pourtant faillite à toutes ses espérances. Son étoile, quelques semaines après son entrée à la Chambre, commença de pâlir. La démagogue perçait sous le démocrate. Il jeta encore quelques lueurs fugitives. Nombre de catholiques, désabusés sur sa sagesse politique et son unité sociale, indignés de ses inutiles violences, lui gardaient, tout au fond de leur âme, une sympathie secrète, inavouée, faite de pitié pour ses épreuves, d'admiration pour sa combativité, d'espoir dans on ne sait quel retour au sang-froid et à la raison.

C'est le sang-froid qui lui manqua toujours le plus. Faute de cette qualité, essentielle, indispensable, dans les luttes politiques, tous ses dons furent stériles. Encore son impétuosité, qui ne souffrait aucun frein, aucune digue, lui fit-elle moins de mal que cette inquiétude, perpétuelle et fiévreuse, qui faisait le fond de son tempérament et qui l'empêcha toujours d'être ferme dans ses desseins, docile à l'autorité la plus légitime et la plus paternelle, constant et confiant dans l'amitié. Il était entré deux fois dans la Compagnie de Jésus. Il en sortit deux fois. Inquiet, désordonné, nerveux, soupçonneux, ayant vu ses amis, désolés de ses violences et las de son indiscipline, l'abandonner à lui-même, il devint un jouet dans la main des politiciens anticléricaux, particulièrement des socialistes, qui exploitaient sa robe et son caractère de prêtre pour détourner de la démocratie chrétienne les ouvriers et les paysans catholiques restés fidèles à l'abbé Daens.

Sa chute est trop connue et trop près de nous pour qu'il soit nécessaire de la rappeler longuement. Frappé par son évêque, il se raidit. Quand on lui interdit de porter la soutane et de dire la messe, il se révolta. Il tombe au rang des pérorateurs de meeting et de cabaret. Après sa défaite électorale de 1898, il se débattit contre la misère, il souffrit, il eut faim, et chaque infortune ne faisait que le confirmer dans l'insubordination et dans la colère.

A la fin, la vieille foi de sa race, catholique depuis des siècles, fut plus forte dans son cœur tourmenté que la rancune et que les conseils des soi-disant amis qui, escomptant son enterrement civil, multipliaient les efforts pour arracher son âme au repentir et à l'Eglise. Il se confessa, il se repentit, il vit clair dans son cœur. A nos yeux comme aux yeux de l'Eglise, ses cruelles souffrances ont effacé tout le reste.

Nous pouvons nous rendre cette justice,

nous qui l'avons plus d'une fois combattu, de n'avoir jamais dit un mot, de n'avoir jamais fait un geste qui pût le pousser hors du droit chemin. Nous suivrons son pauvre cercueil d'un cœur attristé, le cœur plein de regrets en songeant à la tâche que ce prêtre aurait pu accomplir, et en priant Dieu de lui accorder la paix qu'il n'a pas été donné à son âme inquiète de connaître ici-bas.

MŒURS DE SOUVERAINS

« Cri de Paris » :

Par une coïncidence qui paraîtrait singulière si l'on ne savait qu'en toutes choses le président tait valoir un sage esprit d'économie, en même temps que M. Fallières réduisait les dépenses de sa table, il mettait un terme également, aux libéralités trop onéreuses dont les chefs de l'Etat supportaient jusqu'ici le poids.

Certes, M. Fallières ne se désintéresse nullement des œuvres charitables auxquelles l'Elysée a toujours prêté son assistance. Il leur apporte son appui moral. Et cet appui, pour n'être que platonique, n'en est pas moins le signe d'une âme compatissante.

Au reste soit le souci d'un avenir menaçant, soit le parcimonie dont les peuples témoignent maintenant envers les souverains, partout en Europe, les chefs d'Etat en usent de même dans leurs affaires de ménage.

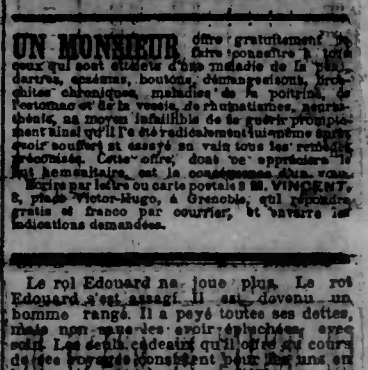
A l'exemple de M. Fallières, le roi Victor-Emmanuel d'Italie veille scrupuleusement aux cordons de sa bourse. Il ne les desserre qu'à bon escient. Jadis, au Quirinal, il était de tradition, lorsque la cour se dépaysait pour une partie de chasse, qu'on emportât hors de Rome d'énormes provisions.

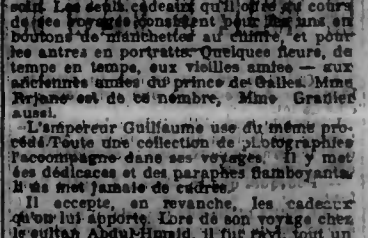
Au retour, comme il en restait toujours une grande quantité, on en faisait largesse au peuple, sur une place de la ville. C'était une vieille coutume dans la maison de Savoie. Cette jolie coutume n'existe plus. Tout chasseur invité par le roi a droit à trois sandwiches. Rien autre chose. La dépense est prévue et le roi y tient la main. Il regarde d'ailleurs à tout. Lorsqu'un bal a lieu au palais, il fait déposer, dans des caisses, le lendemain de la fête, les bouts de bougies qui sont restés et les envoie à son beau-père, le prince Nikita de Monténégro.

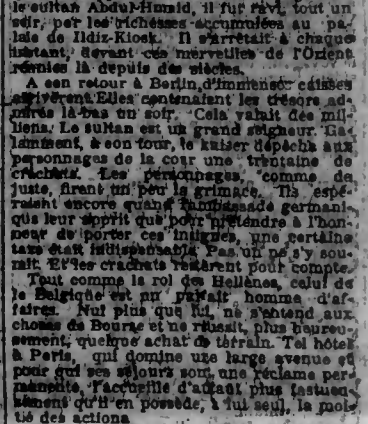
Le roi de Grèce fait mieux. C'est lui-même qui tient la caisse. Pas un centime n'en sort qu'il n'en soit noté sur son livre. C'est le plus méticuleux de tous les souverains. Le plus habile, aussi, de tous les financiers. Le roi Léopold lui-même n'a jamais réalisé des coups de Bourse plus heureux. On en cite de légendaires. Le plus fructueux, celui qui lui valut une vingtaine de millions et qui fut son coup de maître, il le tenta la veille de la guerre gréco-turque. Il en savait si bien l'issue qu'il joua à la baisse avec les fonds de son pays !

« Le conflit entre les nécessités économiques et les aspirations socialistes » : évolution industrielle et économique de l'âge actuel, les luttes économiques entre l'Orient et l'Occident, les luttes économiques entre les peuples de l'Occident, la nécessité économique et l'accroissement des populations ; « Le conflit entre les lois de l'évolution, les idées démocratiques et les aspirations socialistes » : la loi de l'évolution, les idées démocratiques et les aspirations socialistes, la lutte des peuples et des classes, le problème fondamental du socialisme les inadaptés, l'utilisation des inadaptés ; L'Evolution et l'organisation sociale » : les sources de la répartition des richesses, l'intelligence, le capital et le travail ; la solidarité sociale, les Syndicats de production, les destinées du socialisme ; les limites des prévisions historiques, l'avenir du socialisme.

Cette longue nomenclature en dit plus et mieux peut-être qu'une courte analyse nécessairement imparfaite. L'ouvrage de M. Le Bon n'est certes pas un livre où on peut trouver mieux ; mais il dénote le calme et l'esprit d'observation d'un vrai psychologue dont les remarques, fort souvent justes. On pourra le consulter avec fruit.







Le roi Edouard ne joue plus. Le roi Edouard s'est assagi. Il est devenu un homme rangé. Il a payé toutes ses dettes, mais non sans avoir épluché avec soin. Les deux cadeaux qu'il offre au cours de ces voyages consistent pour l'un en boutons de manchettes au chiffre, et pour les autres en portraits. Quelques fleurs, de temps en temps, aux vieilles amies — aux anciennes amies du prince de Galles. Mme Arjane est de ce nombre, Mme Grattier aussi.

L'empereur Guillaume use du même procédé. Toute une collection de photographies l'accompagne dans ses voyages. Il y met des dédicaces et des paraphes flamboyants. Il ne met jamais de cadres.

Il accepte, en revanche, les cade